
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Aperçu de l'historiographie au sujet de Louis Delgrès

F. T. Nick Nesbitt

Numéro 110, 4e trimestre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043251ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043251ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nesbitt, F. N. (1996). Aperçu de l'historiographie au sujet de Louis Delgrès. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (110), 9-37.
<https://doi.org/10.7202/1043251ar>

Aperçu de l'historiographie au sujet de Louis Delgrès

par
F.T. Nick Nesbitt
Harvard University

Cette étude historiographique à propos de Louis Delgrès n'a pas pour seul but d'évoquer toutes les études traditionnelles qui ont pu traiter de la révolte du colonel martiniquais depuis bientôt deux siècles. Il m'a semblé plus intéressant de jeter un regard sur toute la variété des textes qui ont persisté jusqu'à nos jours, non pas pour juger chaque texte selon des critères académiques en ce qui concerne leur construction au point de vue d'un discours porteur de vérité ou fidèle à des sources disponibles, mais pour tenter d'analyser comment la perception de cet événement a pu changer depuis 1802.

Au lieu de poser la question, « Qu'est-ce qui s'est passé en 1802 ? », j'ai plutôt voulu savoir « Qu'est-ce que 1802 a pu représenter pour les gens durant les deux derniers siècles ? » Ceci explique le caractère hétéroclite de cette étude où la célèbre *Histoire de la Guadeloupe* d'Auguste Lacour, prend place à côté de l'état civil de 1848, où des pièces et des romans côtoient de sobres études d'historiens.

A cause des exigences de cette thématique, l'on pourrait même dire qu'on a affaire parfois avec des textes où les caractéristiques de mûre réflexion, de sobriété, et même de clarté de composition font parfois défaut. Néanmoins, ceux-ci peuvent se trouver précisément dans des textes que l'on écrit rapidement, sans une longue période d'attente et de réflexion comme dans des articles de journaux, ou dans des notes et commentaires des historiens tels Boyer Peyreleau ou Lacour ou des écrits qui ne fournissent des indications qu'indirectement. C'est le cas, par exemple, de l'état civil, où l'on peut retrouver les traces de Delgrès dans sa vie quotidienne et non comme figure historique.

Ce que l'on cherche à reconstituer dans ces pages, ce n'est pas une vérité événementielle, mais une vérité circonstancielle, à savoir les multiples modifications que ce personnage a subies dans l'imaginaire guade-

loupéen depuis sa révolte au Matouba, le 28 mai 1802. Cette histoire n'est pas celle de Delgrès en 1802, mais plutôt de Delgrès depuis 1802¹.

La piste de cette recherche s'est d'abord ouverte sur une sorte d'énigme qui entoure Louis Delgrès de la période de 1802 jusqu'à peu près la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Dans son *Discours Antillais*, Edouard Glissant affirme que

Quand le colonel Delgrès se fit sauter avec ses trois cents hommes sur la poudrière du fort Matouba en Guadeloupe (1802)...., le bruit de cette explosion ne retentit pas immédiatement dans la conscience des Martiniquais et des Guadeloupéens. C'est que Delgrès fut vaincu une seconde fois par la ruse feutrée de l'idéologie dominante, qui parvint pour un temps à dénaturer le sens de son acte héroïque et à l'effacer de la mémoire populaire... Aujourd'hui, pourtant, nous entendons le fracas de Matouba. Pour retrouver le temps de leur histoire, il a fallu que le pays antillais brise la gangue que le lacs colonial avait tissé au long de leurs côtes (131).

Cette déclaration de Glissant est assez catégorique sur le refoulement quasi total de ces événements jusqu'à nos jours, et son énoncé a lancé ces recherches : à quel point ce refoulement a-t-il réellement eu lieu ? J'ai donc voulu tester son hypothèse en essayant de reconstituer la connaissance qu'ont eue les Guadeloupéens de ces événements durant les derniers 193 ans. Dans un travail qu'on peut qualifier d'archéologique, j'ai voulu reconstituer les archives au sujet de Delgrès, et pour cela, j'ai relevé et considéré toute trace rencontrée à ce sujet, que ce soit des journaux, des romans, des tracts politiques, des essais dactylographiés, des livres d'histoire, ou même l'état civil des « nouveaux libres » de 1848. Cette suppression dont Glissant a parlé était-elle en fait totale, ou, par contre, des traces de l'explosion de Matouba avaient-elles persisté dans l'ambiance culturelle et identitaire des Guadeloupéens bien longtemps après 1802 ?

Bien que la présentation de ces recherches soit plus ou moins linéaire, il est important de comprendre ce projet selon un deuxième modèle : d'un côté c'est, bien entendu, une *histoire* de Louis Delgrès, qui se relève d'une origine dans l'événement, et dont on va suivre le développement dans le temps ; mais c'est aussi une *généalogie* de Delgrès, dans le sens que Michel Foucault a donné à ce terme nietzschéen, c'est-à-dire l'analyse d'une série de constructions disparates qui relève de plusieurs champs discursifs. Cette deuxième perspective a l'avantage d'éviter un fétichisme de Delgrès en tant que sujet générateur de l'événement, un objet de culte auquel nous n'avons accès que par des textes et notre imagination, à la préférence d'une examination de toute la variété et la ri-

1. Bien entendu, cette approche laisse inexplorées beaucoup d'autres ; en particulier, il serait intéressant de poursuivre une recherche plus sociologique afin de cerner les distributions de connaissance de l'histoire guadeloupéenne proprement dite, en tenant compte des modes de véhiculation de cette connaissance, que ce soit le système scholastique français, la tradition orale, la recherche autodidactique, ou autre. Cette étude ne prétend nullement offrir une narration totalisante de la construction historique de Delgrès dans la société guadeloupéenne ; basée sur les preuves d'un seul objet d'investigation (les Archives Départementales à Bisdary, Guadeloupe), elle veut plutôt suggérer des hypothèses que la recherche et les commentaires ultérieurs devront confirmer.

chesse des discours qui ont construit ce qu'on peut appeler « l'événement Delgrès ».

Le premier problème auquel on se confronte dans la reconstruction de la connaissance générale de Delgrès au XIX^e siècle, c'est qu'après l'explosion de Matouba et la défaite d'Ignace à Baimbridge, et cela jusqu'à l'abolition en 1848, un silence quasi total semble entourer Delgrès et ses compagnons dans les archives, exception faite de quelques récits des militaires, dont il sera question ci-dessous. Mais ce silence des archives était-il le reflet d'un silence généralisé à la Guadeloupe de cette période ? Aussi violente que la répression des années suivant 1802 ait pu être, il semble pourtant peu probable que le peuple guadeloupéen ait cessé tout d'un coup de parler d'une confrontation qui avait mis toute l'île en état de guerre pendant près d'un an, et dont les soldats concernés, en grand partie d'anciens esclaves rassemblés de chaque coin de l'île dans l'armée de Delgrès, sont retournés près de leurs familles et leurs amis au moment de la réimposition de l'esclavage. Bien qu'un grand nombre d'entre eux soient morts lors des multiples batailles de la période, dont Matouba et Baimbridge ne sont que les exemples les plus célèbres, autant qu'au moment des horribles représailles des Français lors de leur triomphe quand des corps ont été exposés à la place de la Victoire, l'horreur même de ces événements, de même que la singularité du sacrifice de Matouba, semble avoir assuré que les survivants ont dû continuer d'en parler en dépit de l'interdiction du régime colonial. Le problème pour l'historien, pourtant, c'est que le triomphe du régime colonialiste français et la répression qu'il a instaurée à partir de 1803 ont forcé le silence sur tout discours sur 1802.

Néanmoins, cette répression n'a point éliminé la résistance des Guadeloupéens esclaves contre les tenants du pouvoir colonialiste. Au-delà de multiples actes de résistance ouverte qu'il y a eu durant le demi-siècle précédant l'Abolition², il y a dû avoir toutes sortes d'actes de résistance infimes et quotidiens, cachés du regard dominateur du maître, mais dont chacun pouvait élargir le champ, psychologique ou matériel, de liberté que l'esclave devait entretenir dans sa lutte pour une existence plus humaine. C'est cette notion d'une micro-résistance du quotidien que l'historienne Josette Fallope essaie de nous faire considérer dans son étude des Guadeloupéens au XIX^e siècle, *Esclaves et Citoyens*, quand elle dit qu'il faut « élargir le concept de résistance en y incluant toutes les actions d'opposition et les systèmes de défense élaborés en face de l'agression, depuis les plus naturels, voire inconscients, jusqu'au plus délibérés et actifs » (12). C'est dans cette atmosphère de répression, nous dit-elle, où :

la vérité coûtait cher à l'esclave, et [où] il avait appris par l'expérience qu'il fallait mentir pour se protéger lui-même,... [que] la simulation [est devenue] une nécessité dans une communauté soumise à l'oppression et fait partie de la résistance au jour le jour...« (192)

Il y a dû avoir des résistances au niveau du quotidien qui étaient peut-être moins frappantes à l'époque que des incendies ou des empoisonnements, mais qui néanmoins ont joué un rôle fondamental dans la survie psychologique de l'esclave. C'est justement au niveau de la production symbolique que l'esclave a pu garder une marge de liberté d'action

2. Cf. Josette Fallope, *Esclaves et Citoyens*.

que l'existence matérielle lui avait souvent enlevé. Les danses, le gwo-ka, les chants, et surtout peut-être le conte antillais nous ont transmis des traces de cette micro-résistance du quotidien. Au niveau de la création symbolique, des traces ont-elles également pu subsister de cet événement Delgrès qui, selon Josette Fallope, « représente dans la mentalité collective des esclaves guadeloupéens au XIX^e siècle, l'image nostalgique d'une liberté perdue dont on attend[ait] la restauration » (201) ? Il reste à l'historien au moins une source de documentation qui nous a transmis des témoignages directs des esclaves de cette période : les registres de l'état civil des « nouveaux-libres » au moment de l'Abolition. Nous savons toute l'importance que le nom peut avoir dans les sociétés africaines³, et l'évidence de toutes les sociétés esclavagistes des Amériques nous indique qu'elle s'est accrue davantage face à l'imposition du nom du maître. De la joie féérique et baroque qu'on voit dans les prénoms pris dans les cultures noires américaines au Brésil, aux Antilles, ou aux Etats-Unis jusqu'au déchirement d'un Malcolm X, l'attribution du nom propre s'est révélée être un pouvoir fondamental dans tout le monde Afro-Atlantique.

Y a-t-il donc eu des esclaves qui ont choisi d'inscrire le souvenir qu'ils portaient en eux de leur révolution et de leur refus de se soumettre à l'esclavage à travers le moyen le plus fiable qui soit, qui se met à l'abri des éléments et qui s'adapte à tout inconvénient que la vie lui présente, c'est-à-dire sur l'être d'un homme, dans le nom ou prénom qu'il porte dès sa naissance et qu'il pourra transmettre à ses descendants ? Est-ce que, parmi les gens nés dans les années suivant la révolte de Delgrès et des siens, des esclaves, dont tout autre moyen de commémoration de cette révolte leur était barré, ont choisi d'attribuer à leurs enfants des prénoms rendus célèbres dans les jours de mai 1802 ? Une première contestation : entre les 5 000 noms de famille et prénoms analysés dans les listes de nouveaux libres de Capesterre et de Petit-Bourg en 1848, pas un seul Delgrès n'apparaît. Rien d'étonnant en cela, et cela pour deux raisons. D'abord, tout simplement, parce que l'attribution du nom de famille n'était normalement pas laissé au libre choix de l'esclave, et même si cela avait été le cas chez certains, dans le climat de répression et de violence de l'après 1802, un tel patronyme aurait infailliblement attiré l'attention du maître sur l'enfant et ses parents.

Cette atmosphère aurait nécessité une toute autre stratégie chez l'esclave. La théorie de « *Signifyin* » d'un critique Afro-Américain, Henry Louis Gates Jr. nous suggère une autre possibilité. Dans un tel contexte, où les rares moments de contestation ouverte sont rapidement supprimés, c'est la révolte cachée qui prend le dessus au niveau quotidien des gens, et cela souvent dans la forme d'un jeu d'ambiguïté où la personne subalterne cache sa révolte derrière un signifiant dédoublé. Dans une tactique qui marche par parodie et ironie, la personne subalterne s'accapare d'un signifiant qui lui a été imposé dans le discours du maître, il le colonise et l'évacue de son sens traditionnel, et puis il le réinvestit d'un nouveau sens plus contestataire. Tout l'intérêt de cette pratique réside dans la création d'une marge d'ambiguïté plus ou moins illisible pour le

3. Cf. Josette Fallope, 178-179.

maître, mais tout à fait évident pour l'autre, et qui, par son ambiguïté même, peut déjouer les repréailles du maître en même temps qu'il satisfait les besoins psychologiques de l'esclave. Nous voyons ce jeu dans les contes du « singe-signifiant » (« *Signifyin' Monkey* ») aux Etats-Unis, dans certains des contes antillais, et dans toute sortes de pratiques contemporaines Afro-Américaines, tel le jazz et le rapport qu'il entretient avec un répertoire de morceaux, appelés les *Standards*, provenant de la culture Américaine dominante, jusqu'au rap aujourd'hui et ses escarmouches avec les tenants du pouvoir américain.

Dans la situation qui nous concerne ici, au-delà d'un certain nombre de « Solitude » et d'« Ignace », sur les microfiches, on voit passer régulièrement devant ses yeux un nom qui d'habitude n'aurait dû rien avoir de singulier. C'est le prénom de Delgrès lui-même, « Louis », qui n'était peut-être pas intéressant en soi, mais qui aurait très bien pu cacher pour cette raison même une consécration de l'événement qui échappait au regard du maître en même temps qu'il se moquait de lui. Quel signifiant plus ambigu, en fait que ce « Louis », qui, derrière tant de représentants de la vieille royauté française, pourrait cacher celui qui s'était rebellé contre cette même tradition au nom de ceux qui refusaient de se soumettre une autre fois à l'esclavage ? En notant l'occurrence de ce prénom et l'âge de chaque individu, y a-t-il eu une montée statistique dans son attribution dans les années qui ont suivi 1802⁴ ? Les résultats ont été prometteurs, mais eux aussi étaient marqués par une certaine ambiguïté. En dépit de la taille de la tranche de population considérée (5 000 personnes), le nombre d'individus porteurs du prénom né en chaque année a été trop faible pour donner un chiffre statistiquement valable. Cela dit, dans les communes de Petit-Bourg et de Capesterre, l'attribution de ce nom a doublé pour les gens nés dans la période 1803-1804 et puis pour ceux nés entre 1805 et 1809 on trouve sept fois plus de « Louis » par an en moyenne par rapport aux années 1801-1802. Dans les années suivantes, jusqu'en 1848, on trouve des variations annuelles d'entre une fois et demi jusqu'à six fois du chiffre de base de 1801-1802, sans que le nombre de « Louis » ne redescende jamais au niveau d'avant 1803. Ces chiffres font croire qu'avec plus de données tirées des autres communes dont les états civils de 1848 sont encore disponibles, on arriverait à un résultat qui confirmerait l'hypothèse d'une hausse dans l'attribution de ce prénom dans les années suivant 1802. Bien entendu, même si cela s'avère être le cas, il ne sera pas prouvé pour autant que les parents auraient attribué ces noms dans un but commémoratif de cette révolte. Mais la rareté des témoignages

4. En calculant ces chiffres, il a été essentiel de baser les calculs sur des tranches de plusieurs années afin d'éviter toute possibilité d'ambiguïté dans l'attribution des âges. En fait, l'inscription des âges sur cet état civil est la plupart du temps indiquée par le qualificatif « d'environ », dans la même phrase clé, du style : « Louis, esclave âgé d'environ 46 ans. » La division de l'analyse en tranches de cinq ans peut donc éviter les préjugés des officiels à donner des chiffres arrondis. Il a également été nécessaire de prendre en compte le nombre relatif de chaque *age group* qui avait vécu jusqu'à 1848. Cette considération augmente légèrement le nombre relatif des gens plus âgés (né entre 1802 et 1810) qui ont reçu le nom de Louis. Les personnes âgées de plus de 46 ans n'étaient pas considérées, bien entendu, parce que l'attribution du prénom Louis à l'époque de leur naissance n'aurait eu aucun rapport avec les événements de 1802.

des esclaves de cette période nous pousse à faire des hypothèses basées sur les seuls documents encore existants de l'époque.

Comme on a déjà noté, les seuls autres témoignages avant 1848 que nous trouvons sont les mémoires de certains militaires français concernés plus ou moins directement par les événements, tels le général Richepance, Lacrosse, ou le Guadeloupéen Pélage, qui écrivaient tous pour un public français, et qui voyaient sans ambiguïté dans les actions de Delgrès et les siens rien de plus qu'une révolte contre l'ordre juste du pouvoir colonial français. Le premier texte qui semble s'adresser, au moins en partie, aux lecteurs de la Guadeloupe relève également de cette même optique centraliste coloniale. C'est l'histoire de la Guadeloupe écrite par le colonel Boyer-Peyreleau en 1825, qui est également la première histoire de l'île de l'époque. Ce texte est important, bien qu'il ne considère la Guadeloupe que sous une optique militaro-colonialiste, parce qu'il inaugure une série de processus discursifs qui seront repris par plusieurs autres commentateurs par la suite.

Dès sa préface, l'auteur nous assure qu'en tant que bon historien, il a structuré son récit avec une entière objectivité, et que « les hommes et les choses y sont traités sans passion ; tout ce qui les touche est appuyé sur des pièces authentiques. » (Boyer-Peyreleau, V)⁵. En dépit de ses protestations d'objectivité, un lecteur de notre époque se rend tout de suite compte que le récit de Boyer-Peyreleau est en tout cas profondément altéré par le discours racial de son époque, que nous trouvons dans des formulations plus connues chez des médecins tels que Georges Cuvier et des intellectuels comme Gobineau. Bien que Boyer-Peyreleau n'entre pas dans les questions subtiles de ces penseurs racistes sur la division entre la physiologie et la culture dans la formation des races, il partage leur conclusion simpliste de l'infériorité innée des Noirs. Cela est important non pas parce qu'il nous permet de rejeter en bloc un auteur dont les préjugés ne sont que trop évidents, mais parce que ces préjugés se sont insinués dans la structure même de son récit, et de là, ils se sont reproduits dans les analyses de tous les autres auteurs qui ont fait référence à son travail jusqu'à notre siècle. La règle la plus frappante du discours de Boyer-Peyreleau est l'incapacité uniforme de l'auteur de voir les événements en question du point de vue des Guadeloupéens, dans ce qu'on peut appeler une constante « focalisation militarocolonialiste ». Cette tactique narrative, qui est déjà un choix idéologique, est le résultat non seulement de sa position en tant que militaire français, mais aussi de son racisme féroce. Chaque bataille, chaque stratagème est considéré uniquement en vue de son utilité pour les Français. Pour l'auteur, la Guadeloupe

5. Il est intéressant de noter que cette idéologie banale et académique de la transparence historiographique, qui dépendrait de l'absence de passion que l'historien aurait pour son sujet et du nombre de documents qu'il aurait parcouru d'un œil froid, n'était pas, bien entendu, la seule possibilité d'expression historique de l'époque. L'historiographie de Boyer-Peyreleau se trouve à l'encontre de celles d'Edgar Quinet, de Jules Michelet et d'Augustin Thierry qui, à la même époque, ont tous souligné le rôle de l'imaginaire et de la volonté humaine dans la construction de l'histoire (White 1989). Ceci est important à souligner, parce que chez les historiens de Delgrès il existe une grande variation de style discursif que cette étude essaie d'évoquer. Bien entendu, le discours historique a toujours été en évolution, et en se limitant aux textes les plus académiques, la majorité des commentaires sur Delgrès passeraient forcément inaperçus.

est un objet dont la France doit décider du futur sans considérer l'avis de ceux qui seront le plus affectés par ses décisions, c'est-à-dire les anciens esclaves de l'île. « ... De tous côtés on demandait le rétablissement de l'ancien code, qui avait fait longtemps prospérer ces possessions, comme étant la seule législation propre à y comprimer l'esprit de révolte et à y ramener le calme. » (Boyer-Peyreleau 70) Les Guadeloupéens sont placés par l'auteur dans une structure narrative où l'attribution des pronoms les fige dans un dispositif d'objectification qui oscille entre le « nous » des Français et l'Autre représenté à la troisième personne : « ... tant qu'ils avaient en leur possession le fort Saint-Charles, qui commande la ville, on devait compter pour peu les avantages qu'on venait de remporter. Il fallut donc se résoudre à en faire le siège dans toutes les règles... » (130-131 ; emphase ajoutée). Ce choix d'optique enlève au lecteur non seulement une connaissance approfondie des stratégies militaires de chaque côté, mais, plus important, il altère l'interprétation de base que l'auteur fait de la raison d'être de l'événement. Pour Boyer-Peyreleau, et pour tous ceux depuis qui ont jugé ces événements du point de vue du nécessaire triomphe du colonialisme français, Delgrès et ses compagnons ne sont rien de plus que des rebelles qui se sont révoltés contre une administration qui était dans son droit le plus entier. L'auteur attribue cette rébellion, d'ailleurs, non pas à un refus de se soumettre de nouveau au régime esclavagiste, mais plutôt à la peur que Delgrès est supposé avoir eue de Lacrosse, qu'il avait dénoncé au peuple : Boyer-Peyreleau nous dit que « cette crainte le porta à lever l'étendard de la rébellion » (127). Les rebelles eux-mêmes sont pour lui des lâches, que l'auteur qualifie à un moment de « fuyards » (136). Plus tard, il s'agit d'une bande de « nègres » (142) mais jamais n'est-il question de soldats, ni, bien entendu, de Guadeloupéens. Bien qu'il attribue une certaine noblesse dévouée d'héroïsme au geste final de Delgrès, il calomnie son compagnon Ignace, qu'il appelle « ... le féroce Ignace, qui brûlait et massacrait tout ce qu'il rencontrait... » (136). Cette distinction sera reproduite jusqu'au vingtième siècle, entre le « noir » Ignace, qui est caractérisé comme un animal sans capacité de réflexion, qui tue et massacre dans une orgie de violence, et le noble Delgrès, qui, bien que du côté des perdants, répond aux critères de noblesse d'un XIX^e siècle encore aristocratique dans son idéologie guerrière.

A la fin de son histoire de la Guadeloupe, dans un récit profondément impliqué dans la vision française de ces événements, et presque en dépit de lui-même, Boyer-Peyreleau nous fournit un indice intéressant sur le possible état de connaissance que les Guadeloupéens avaient de cette révolution dans les décennies précédant l'Abolition. Concernant la libération des prisonniers français à Matouba avant l'explosion, Boyer-Peyreleau nous fait savoir que « [d]ivers bruits se sont répandus sur un trait de générosité peu conforme à l'esprit de destruction qui animait ces révoltés ; on prétend qu'avant de se faire sauter ils renvoyèrent 80 soldats blancs qui se trouvaient prisonniers » (143). Il s'agit de souligner non pas les préjugés évidents de l'auteur, mais le fait que cette remarque nous fait savoir qu'en dépit de l'interdiction du gouvernement, un discours oral a dû continuer de circuler au sujet de l'explosion de Matouba, et cela sur des détails événementiels assez minutieux. Encore une fois, c'est peu de choses, mais il faut profiter de ces indices minimes d'un discours oral qui a disparu depuis longtemps.

Après Boyer-Peyreleau, il faut attendre la publication en 1855 de l'histoire de la Guadeloupe d'Auguste Lacour pour trouver la prochaine référence à Delgrès dans les archives. Les journaux de l'époque, même ceux qui essayaient de promouvoir l'abolition de l'esclavage, ne mentionnent jamais le nom de Delgrès ; une des seules références des événements de 1802 de l'époque ne mentionne pas les participants. C'est celle d'un sénateur, M. de Castellane, qui, lors d'un débat sur l'abolition, fait référence à Napoléon, et Saint-Domingue et puis mentionne que « vous le savez, il a fallu verser des flots de sang pour rétablir l'esclavage à la Guadeloupe » (*Abolitionniste*, mars-avril, 1844 : 401). Cette incongruité entre le commentaire assez étendu de Boyer-Peyreleau et le silence quasi absolu des journaux sur le nom de Delgrès pourrait indiquer qu'en dépit d'un vif intérêt de la part des Guadeloupéens à son sujet, son nom ne faisait pas partie du discours officiel, contestataire ou autre, de l'époque, et que s'il avait peut-être déjà accédé à un statut mythique dans certaines couches sociales, il faudrait attendre encore un siècle pour voir son nom remplacer celui de Victor Schoelcher dans le discours de la gauche.

Le nom de Delgrès réapparaît donc en 1855, dans le texte d'Auguste Lacour. Cet historien, dont le travail monumental a donné une étude de première référence, a été parfois critiqué pour avoir pris le parti d'une élite blanche bourgeoise dans son analyse. Bien que ce juge célèbre n'ait pas pu s'échapper des préjugés de sa classe (quand, par exemple, il fait l'apologie de l'esclavage, ou, plus subtilement, quand il défend la grandeur de l'âme et la générosité de Delgrès d'une manière qui n'est pas très éloignée de celui de Boyer-Peyreleau, bien que ce soit avec plus de sympathie pour son sujet), son étude révèle une recherche et une connaissance approfondie de première main de son objet beaucoup plus poussée que ceux de son prédécesseur. D'ailleurs, c'est en partie sa position subjective en tant qu'Antillais épris de son île qui détermine la nouvelle perspective « Antilles-centrique » de l'auteur. Lacour se trouve en fait partagé entre un double allégeance : il est à la fois représentant du pouvoir colonial et membre distingué de la bourgeoisie, et, en même temps, il est presque proto-nationaliste dans sa volonté obsédante de commémorer l'histoire de son île.

Cette double optique amène Lacour à être un des premiers historiens à parler positivement de Delgrès. Pour Lacour, le Martiniquais est le seul acteur des deux côtés à avoir jugé la situation avec clarté. Il nous dit : « ... Delgrès seul apparaît comme ayant apprécié les événements avec justesse. La passion ne l'aveugla point. Il ne se fit aucune illusion sur les conséquences de [son] entreprise audacieuse » (Lacour 250). Chez Lacour, nous voyons les événements pour la première fois du côté des Guadeloupéens, et il va jusqu'à analyser la complexe série de réflexions mentales qui ont abouti à la décision de Delgrès de se révolter. Lacour est le premier à expliquer cette décision par un refus des Noirs de se soumettre de nouveau à l'esclavage. Mais Alain Buffon a souligné que l'auteur de *L'Histoire de la Guadeloupe* reste néanmoins accroché aux valeurs de sa caste, par exemple quand l'auteur défend la douceur de la vie des esclaves aux Antilles, ou quand il reproduit des préjugés banaux du Nègre « naturellement indolent » (Buffon 14). On voit les limites de sa sympathie pour les révoltés quand il s'agit de sa description d'Ignace. Lacour condamne ce qu'il appelle la « folle entreprise » d'Ignace, qui voulait selon

lui l'Indépendance de l'île, et il le blâme pour les représailles sanglantes qui ont suivi sa défaite (317). Pour ce défenseur de l'ordre établi qu'est Lacour, il est inconcevable qu'il donne son accord en tant qu'historien à un tel renversement du monde qu'il défendait chaque jour en tant que juge.

Lacour ne nous a pas seulement donné des informations de première main sur Delgrès, mais un bref commentaire de lui sur sa méthode nous fournit un autre indice sur la présence continue de Delgrès dans l'esprit des gens après l'Abolition. De même que Boyer-Peyreleau, Auguste Lacour nous donne un petit indice sur cette connaissance des Guadeloupéens de l'époque relative aux événements de 1802. Lacour s'est mis au dépouillement de la plupart des sources disponibles sur son sujet, bien qu'il ait pu négliger quelque côtés de son sujet qu'un historien de notre époque aurait pu trouver essentiel pour une histoire complète de l'île. Il n'a pas parlé de l'économie, de la population, du système monétaire, de la mentalité des classes populaires, tous des sujets que l'école d'Annales nous a fait apprécier depuis longtemps. Pourtant, pour un historien de son époque, ses recherches ont été d'une grande étendue. Au-delà des sources archivistiques, il a également puisé dans des sources de la mémoire orale des gens, faisant des interviews avec toutes les personnes encore en vie à son époque qui avaient assisté à la période révolutionnaire. Dans une des rares informations qu'il nous donne sur sa technique d'historien, il nous dit

Je voulais avoir quelques détails sur la vie et les habitudes intérieures de Delgrès. A la Basse-Terre était un homme qui passait pour avoir été jusqu'au dernier moment avec ce chef des insurgés. Cet homme avait une mutilation à la main et chacun était convaincu que c'était la suite d'une blessure reçue dans les combats livrés aux soldats de Richepance... Eh bien ! Je l'ai interrogé, je l'ai pris de toutes les manières : il m'assura n'avoir aucune connaissance des faits dont je l'entretenais (Lacour, tome 1 : 3, emphase ajoutée).

Nous apprenons, donc, qu'il y avait encore des discussions, voire des commérages au sujet de Delgrès. Ce petit commentaire, autant que celui de Boyer-Peyreleau, nous fait savoir que l'intérêt général du public guadeloupéen s'est porté sur le sujet de Delgrès tout au long de la première moitié du XIX^e siècle en dépit de son absence totale dans le discours écrit de l'époque. Bien que le silence des archives nous fait penser que les exploits de Delgrès ont été ensevelis dans l'oubli pendant plus d'un siècle, les commentaires de ces deux historiens nous indiquent que leur mémoire a toujours continué d'exister, mais au niveau de l'histoire orale, qui se transmet au futur sans laisser de traces qui pourrait nous informer de leur voie convolutive.

Vers la fin du XIX^e siècle, deux ouvrages apparaissent qui sont intéressants à la fois pour leur formes discursives hétérogènes autant que pour une certaine ressemblance idéologique plus profonde. Il s'agit d'un côté d'une nouvelle *Histoire de la Guadeloupe*, cette fois écrite par Pardon en 1881, et d'un roman historique écrit en 1876 par Gustave Aimard, auteur français de romans exotiques. L'œuvre de Pardon semble de peu d'intérêt : il reprend les préjugés racistes de Boyer-Peyreleau, en même temps qu'il reproduit l'optique narrative préjudicielle de son prédéces-

seur. Chez Pardon, autant que chez Boyer-Peyreleau, les événements sont considérés uniquement dans cette même optique « colonialiste ». D'ailleurs, les événements de 1802 semblent être si peu dignes de l'intérêt de Pardon, qu'il évoque rapidement, en huit pages, la révolte entière. De son côté, Gustave Aimard examine ces événements le long d'un roman en deux parties qui s'appelle *Le Chasseur de Rats : Le Colonel Delgrès*. Formellement, le roman ressemble au roman historique hugolien du XIX^e siècle : il raconte la révolution de 1802, et les personnages du roman sont des personnes historiques tel Delgrès, Ignace, Pélage, etc. La confrontation entre Delgrès et Ignace d'un côté et Pélage et Richepance de l'autre est mise en scène par Aimard, et il y a des rendez-vous à minuit dans des coins sordides de Basse-Terre mélangés avec des scènes de bravoure et une histoire d'amour, tout cela dans la meilleure tradition des romanciers tels Hugo ou Eugène Sue.

Au premier abord, ces deux livres semblent très éloignés l'un de l'autre ; l'un se présente en tant que travail d'histoire, préoccupé par la vérité des faits racontés, et l'autre est un roman concerné par la vraisemblance de son récit. Pardon, d'ailleurs, prend soin de s'éloigner des romanciers dans sa préface quand il dit :

Ce n'est point ici une œuvre d'imagination ou de fantaisie où l'esprit a plus de part que la raison : mais simplement la narration des événements qui se sont produits dans ce singulier pays depuis sa découverte jusqu'à notre époque (6).

Mais les deux écrivains se rejoignent à deux niveaux, d'abord à celui du discours, où chacun profère un discours qu'on peut qualifier d'« historifiant », c'est-à-dire un discours qui nous fait croire en la vérité objective des faits rapportés ; ensuite, ils se rejoignent également dans le but utilitaire que les auteurs donnent tous les deux à leurs livres. La différenciation entre un discours objectif d'histoire et celui d'une fiction de romancier que Pardon voudrait ériger ne résiste pas à un examen attentif des deux textes. Pour toute son objectivité, Pardon nous dit peu de choses dans ses huit pages consacrées hâtivement à la révolution de 1802, tandis que le récit d'Aimard est truffé de détails de toutes sortes sur la Guadeloupe. Il y a non seulement une exposition assez détaillée de la révolution, mais il y a des descriptions géographiques de l'île, des typologies raciales de ses habitants, et même des contes en créole transcrits directement par l'auteur. Du point de vue de la pure quantité d'informations rapportée au lecteur, donc, Aimard dépasse de loin l'historien Pardon.

Même du côté de la véracité de la forme narrative du récit, on ne saurait dire qu'un discours d'un langage du style « objectif » soit *a priori* plus transparent que celui qui prend la forme d'un récit narratif. Bien qu'Aimard ait pu imaginer non seulement des scènes romanesques, mais aussi des dialogues et des monologues intérieurs de ses personnages, Auguste Lacour n'a pas hésité à faire la même chose dans son travail. L'historiographie peut se revêtir de plusieurs formes discursives, et le travail d'analyse créative qu'ont produit Lacour et Pardon est tout à fait indicative de la méthode imaginative de l'historiographie prônée par Augustin Thierry dans les années 1820. Cette conception était à l'encontre de l'école allemande de l'époque typifiée par Léopold Von Ranke, et qu'on rencontre dans une version beaucoup moins rigoureuse chez Boyer-Peyreleau. Ce

discours imaginatif répondait au besoins des historiens de gauche qui voulaient sauver une Révolution que la Restauration avait essayé de submerger dans l'oubli et la réaction. Dans une telle situation, le style d'histoire narrative de Thierry, qui utilisait des techniques du roman historique de Walter Scott (White 637) servait à revivifier un passé caché à ses lecteurs. De même, pour Lacour et Aimard, le côté imaginatif de leur narration a fait sortir Delgrès du brouillard de l'oubli pour les lecteurs de l'époque. Cela dit, il faut noter que ce procédé imaginatif chez Aimard est mélangé sans distinction avec un travail plus scientifique d'observation des documents et des gens, parce que plus tard, plusieurs historiens de Delgrès vont citer des descriptions forcément imaginées des pensées de Delgrès, de son caractère moral, sans indiquer que ces observations avait été tirées d'un roman.

Chacun des deux auteurs veut également situer son discours dans le projet colonialiste français de la fin du siècle. Pour Pardon, les Antilles sont mal connues par les Français, bien qu'elles fassent partie de leur propre pays, et « c'est donc un devoir pour celui qui les a vues et étudiées de faire connaître au public leur histoire en détail, pour que l'on puisse les apprécier sous le double rapport des intérêts moraux et matériels qui les unissent à la mère patrie » (5). Son récit est donc nullement un travail désintéressé ; l'auteur reconnaît que le succès du colonialisme dépend à la fois d'un certain investissement libidinal qu'il appelle ici les intérêts moraux que les Français ont dans la Guadeloupe, et une connaissance du fonctionnement de la colonie qui peut assurer la circulation ininterrompue des profits du système plantationniste (*plantation system*) qu'il appelle l'intérêt matériel. Aimard aussi veut instruire les Français sur une de leurs colonies, dans le but, nous dit-il sans ironie, de montrer par « Quelles luttes acharnées [les Guadeloupéens ont] soutenu [leurs droits]... afin de rester Français » (Aimard 2).

Pour chaque auteur, son projet est explicitement lié à la connaissance de l'Autre qui est nécessaire pour le fonctionnement du système colonial. Loin d'être des investigations dépourvues d'intérêts idéologiques, chaque auteur est un Français impliqué dans le projet colonialiste de son pays, et chaque récit est altéré par ce projet. Le regard explorateur d'Aimard, dans un élan libidinal, traverse le corps de l'île pour révéler sa flore et faune en même temps qu'il dépouille le corps des habitants, les soumettant à la fixité d'une typologie raciale. Les acteurs de la révolution guadeloupéenne deviennent des personnages romanesques offerts à la délectation du lecteur français. Pour le lecteur avec des sympathies de gauche des années 1870, Delgrès est ainsi appelé à jouer symboliquement le rôle du noble héros Républicain qui se révolte contre l'injuste tyrannie de Bonaparte. Pardon aussi poursuit un projet colonialiste, son discours hautain et sans pitié justifie dans chaque phrase la subjugation de l'île par les Français face à une race inférieure. Matouba, pour lui, a été un calcul méchant, une « horrible vengeance » (133) de la part des Noirs, dont il regrette seulement la perte de vie des Français. Pour Pardon, les troupes de Delgrès ne sont que des révoltés qui ne méritent pas le nom d'hommes ; ce sont pour lui des bêtes dépourvues de raison que les Français ont été obligés de subjuguer. Il observe :

Il est fâcheux que tant de courage aveugle ait été mis au service d'une aussi détestable cause que celle de la révolte ; mais il était im-

possible de faire autrement, les noirs étaient arrivés à un transport furieux de rage qui ne permettait aucun ménagement, c'était la bête fauve blessée à mort cherchant à se venger contre son ennemi ! (Pardon 133-34).

La vilification des révolutionnaires dans le texte de Pardon, loin d'être une étude neutre et objective, devient un acte idéologique raciste et anti-révolutionnaire qui sert autant le processus de la colonisation que celui de la connaissance historique.

Dans les journaux guadeloupéens du début du siècle, il ne subsiste aucune référence à Delgrès à l'époque du centenaire de la révolte Delgres-sienne, ni dans les journaux de droit comme *L'Indépendant de la Guadeloupe*, qui n'a pas oublié de rappeler à ses lecteurs le centenaire de Victor Hugo en mars, 1902, ni dans les journaux socialistes. Un de ceux-ci, *Le Réveil Social*, peut exhorter ses lecteurs semaine après semaine à se révolter contre l'injustice du capitalisme et à « frapper à coups redoublés l'édifice vermoulu qui ne tardera pas à s'écrouler sous le poids de nos efforts combinés »⁶ sans jamais faire référence à l'histoire guadeloupéenne. En tout cas, la référence historique demeure toujours celle de la Métropole et 1789.

Le Socialiste, un journal de l'époque qui attaquait ouvertement le parti de Légitimus, ne parle jamais de Delgrès mais évoque constamment le grand Schoelcher, libérateur des Noirs. « Quel est le descendant d'esclave », nous demande le journal, « qui à ses moments de réflexions ne pense au vénéré Schoelcher ? »⁷. Cette focalisation sur Schoelcher au lieu de personnages guadeloupéens historiques est, bien entendu, typique de l'époque, et il faudra attendre les années cinquante pour voir le nom de Delgrès remplacer celui de Schoelcher dans le discours public de la Gauche guadeloupéenne.

Même dans le journal de Légitimus, *Le Peuple*, Delgrès semble avoir été oublié, et Schoelcher demeure une référence obligatoire. Dans un article sur « Le Socialisme aux Antilles », le seul nom qui est évoqué autour des événements de 1802 est celui de Napoléon. « Cinq ans après l'abolition du servage dans la Métropole, abolition de l'esclavage aux Antilles. La réaction avec Napoléon confisque les libertés publiques en France, et rétablit l'esclavage aux colonies ;... »⁸ Dans un rituel où nous verrons plus tard le nom de Delgrès remplacer celui du libérateur de 1848, *Le Peuple* signale le 4 juillet 1900 non pas l'anniversaire de Matouba, mais que « le 20 juillet au soir, une agape fraternelle réunissait au siège du Comité Central un certain nombre de membres du Parti Ouvrier français, venus là pour célébrer la mémoire de l'illustre philanthrope Victor Schoelcher, libérateur de la race noire. [etc.] »⁹.

Cet état de choses semble continuer dans la presse de la gauche guadeloupéenne jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. En 1926, le journal ouvrier *Le Cri du Peuple* nous rappelle la mémoire de Schoelcher dans un article intitulé « Esclaves modernes » :

6. *Réveil Social*, le 10 septembre, 1903.

7. *Le Socialiste*, samedi, le 20 juillet 1907.

8. *Le Peuple*, René Arot ; le 4 novembre 1899.

9. *Le Peuple*, A. Fernand ; 4 juillet 1900.

Schoelcher, le grand Schoelcher, de qui tous les hommes politiques se réclament, trouva [l'esclavage] mauvais et inhumain. Il s'employa à la faire cesser et y parvint. C'était beau. C'était sublime, tout le monde exultait de joie. Hélas ! Aujourd'hui, le mot patron a remplacé celui du maître....»¹⁰.

Quand le même journal annonce que le 21 juillet, 1926, M. Hanna-Charley va prononcer « un discours à la mémoire de Schoelcher devant le buste du grand philanthrope », le journal prend soin de souligner (avec quelque ironie pour nous) tout le bien que ce geste pourra faire pour « une collectivité ignorante de sa propre histoire »¹¹. Une série d'articles du mois d'août 1926 nous fait part d'un débat entre deux hommes politiques de l'époque, M. Valentino (qui était également le directeur du *Cri du peuple*) et M. Boisneuf dont le titre des articles est « Les esclaves ont-ils contribué à l'abolition de l'esclavage ? » Chacun des disputants montre une connaissance très vague des événements de 1802, et jamais il n'est question de nommer explicitement Delgrès ou un de ses compagnons en tant que révolté contre la réimposition de l'esclavage. M. Valentino, qui défendait le rôle des esclaves, semble incapable de nommer les résistants guadeloupéens, mais il connaît assez bien les Français opposants. Il dit : « En 1802, Lacrosse et Richepance, au nom de Napoléon, vont rétablir l'esclavage, malgré une lutte âpre et désespérée de la part des anciens esclaves. Beaucoup d'entre eux refuseront de se soumettre et se feront Nègres marrons » (*Cri du peuple*, le 7 août 1926). Bien que les deux hommes ne mentionnent pas Delgrès par nom, leur débat ne tarde pas à dégénérer dans une dispute sur l'outrage que M. Valentino est supposé faire à la mémoire de Victor Schoelcher en soutenant la thèse du libre arbitre des anciens esclaves....

Pendant les années trente et jusqu'à la fin de la guerre, ce scénario ne s'est pas modifié, même dans les journaux de gauche de la période pré-Vichy. Par exemple, un article dans le journal *La voix du peuple de la Guadeloupe : Organe Officiel du Parti de l'Union Socialiste, Républicain, et Schoelcheriste* du 2 mars, 1940 écrit par Maurice Satineau sur les Noirs en France décrit la réimposition de l'esclavage par Napoléon en 1802 sans mentionner le nom de Delgrès¹².

Pourtant, le silence des archives au sujet de Matouba dans cette période de la première moitié de notre siècle n'est pas total. Une seule voix semble rappeler aux Guadeloupéens cet événement lointain. C'est celle d'Oruno Lara, qui, en 1921 publie son *Histoire de la Guadeloupe*. C'est la première fois qu'un Noir guadeloupéen écrit l'histoire de ceux qui ont préféré mourir au lieu de rentrer dans l'esclavage. La préface de cette œuvre est intéressante, parce que, bien avant Damas, Césaire, et les autres tenants de la Négritude, Lara proclame sa fierté d'être « écrivain de race noire » et que son livre est « l'image de la douloureuse et formidable création de Continent américain pétri de tant de larmes et de sangs africains » (Lara 1). L'auteur veut que son livre serve à « notre avancement », c'est-à-dire celui de la race noire, et il continue :

10. *Cri du peuple*, 13 février 1926, A. Ducadosse, « ouvrier forgeron ».

11. *Cri du peuple*, le samedi 3 juillet 1926.

12. *Voix du peuple*, 2 mars 1940.

Il appartenait vraiment à l'un d'entre nous d'écrire l'histoire des siens ; et quand, nés d'hier, nous ne semblons avoir ni passé, ni état civil, il appartenait à l'un d'entre nous d'édifier un passé plus beau, en allant puiser aux sources mêmes de nos jours une plus belle expression humaine, dans le sacrifice et la probité (1).

Ces lignes ouvrent la période de l'entre-deux-guerres qui verra la Harlem Renaissance aux Etats-Unis, et un peu plus tard, la révolution intellectuelle antillaise de la négritude. Malheureusement, il faut dire que le texte de Lara ne répond pas au défi que l'auteur s'est donné. Au lieu de l'étude critique de l'histoire de l'île qui serait une révision du travail des historiens blancs plus ou moins racistes qui l'avaient précédé, ce que la préface nous a fait espérer, *L'Histoire de Lara* est un véritable pastiche de ses trois sources, avec la voix de l'auteur parsemée entre les citations. Souvent, il y a trois ou quatre paragraphes de citations par page, tirées principalement de trois auteurs : Boyer-Peyreleau, Auguste Lacour et Gustave Aimard. L'auteur ne fait aucune différence entre ses sources, et il cite des descriptions minutieuses d'Aimard du cabinet de Delgrès, par exemple, comme si elles venaient des sources documentaires, et non pas de l'imagination d'un romancier. Quand Lara parle, ce n'est presque jamais pour attaquer les conclusions de ses sources, sur lesquelles il repose entièrement, mais pour offrir la prochaine étape de son récit, avant de se retirer derrière une autre citation. En lisant son *Histoire*, on a l'impression d'assister au discours de quatre narrateurs à titres égaux qui ne se critiquent jamais. L'aspect le plus regrettable de ce procédé est qu'en se fiant aux observations de trois auteurs français, blancs, et pour comble racistes, le projet intéressant de Lara est entièrement sapé. Le mieux qu'il puisse faire est d'offrir de temps en temps une faible observation du style « Vraiment, Lacrosse montrait contre les hommes de race noire un singulier acharnement » (Lara 114).

Cela dit, la partie de son livre consacrée à Delgrès et Ignace démontre un véritable esprit novateur. Surtout dans le cas d'Ignace, puisque Lara est peut-être le premier à soutenir la cause du compagnon de Delgrès. Il parle du « cœur noble » de ce « père de famille » (148). « Ignace est notre : » il continue, « enfant du peuple, il s'est élevé par son seul effort, il est de notre sol, il est de notre race, il est de nos souffrances d'hier et de nos espérances de demain. Nos petits enfants doivent le connaître et l'aimer, dans son héroïsme et son sacrifice ! » (149) Cette défense d'Ignace trouvera un écho plus tard, quand les Guadeloupéens nourris de l'esprit révolutionnaire des années soixante le proclameront l'avatar de l'indépendance de la Guadeloupe. Il faut admettre, d'ailleurs, que les pages consacrées à Matouba ont une certaine beauté lyrique toute particulière, qui relève justement de leur aspect hétéroclite, où le pastiche de l'auteur atteint une sorte de sommet dionysiaque de la multiplicité qui peut plaire à un esprit glissantien.

Après la Deuxième Guerre mondiale, à partir des années 1950, nous voyons le nom de Delgrès apparaître dans une véritable explosion d'intérêt, d'abord dans les journaux, et puis, à partir des années 60, dans des

livres d'histoire de plus en plus fréquents¹³. Je remets la présentation d'une hypothèse sur les causes de cette apparition de Delgrès pour après la déposition des preuves de son occurrence.

Dans une série d'articles remarquables du journal du parti Communiste *L'Étincelle*, on peut suivre l'émergence du discours delgressien dont le journal se fait le porte-parole pendant une période de vingt-cinq ans, quand nous voyons ce discours faire ses débuts timides dans l'après-guerre, jusqu'à une certaine sacralisation, voire banalisation du thème dans les années soixante-dix. Dans *L'Étincelle* du 15 juillet, 1950, on voit peut-être la première évocation de Delgrès dans les archives depuis bien des années. Il s'agit d'un article intitulé « La lutte de Delgrès, d'Ignace, et de leurs compagnons pour la liberté, contre l'esclavage ». L'article n'est pas signé, mais déjà depuis 1950, le journal reçoit des notices envoyées du Quartier Latin d'un certain « jeune compatriote Henri Bangou » qui aurait pu être en train de faire des recherches pour son *Histoire de la Guadeloupe* qui paraîtra dans les pages de *L'Étincelle* quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, l'article de 1952 raconte en détail les événements de 1802, qui devaient être assez peu connus de ses lecteurs (si on juge de la rareté des références qui l'ont suivi, et cela dans tous les champs discursifs, dans les cinquante années précédentes), sans offrir de commentaires.

Deux ans plus tard, au moment du cent cinquantième de 1802, *L'Étincelle* du 17 mai, 1952 rappelle à « tous les Guadeloupéens épris de la liberté » que le 28 mai est « une date historique importante ». Le journal continue : « Un hommage doit lui être rendu. Préparons-nous camarades. » Cette notice est le premier indice que le nom de Delgrès commence à dépasser le niveau d'un simple événement pour accéder à la mythification. Dans la même édition du journal, nous apprenons que Rosan Girard a demandé le changement du nom du fort Richepance en « Fort Delgrès », demande qui ne sera pas exaucée avant une trentaine d'années. C'est dans cet article que la thèse d'Edouard Glissant sur l'oubli de Delgrès par l'histoire, thèse qui est à l'origine de cette recherche, apparaît pour la première fois. « L'heure est maintenant arrivée », *L'Étincelle* nous informe,

de laver le crachat jeté à la face de Louis Delgrès et de ses compagnons par des historiens patentés qui les présentent comme des rebelles à l'autorité française... C'est aux combattants d'aujourd'hui que revient l'honneur d'élever Delgrès et ses compagnons aux rangs de héros de la lutte pour la liberté contre la tyrannie et l'esclavage¹⁴.

L'Étincelle s'est donc livré, dès 1952, à une véritable renversement des valeurs, où les communistes veulent réécrire une histoire qu'ils jugent franco-centrique et liée aux intérêts exploités des hommes. Pour eux, Delgrès, qu'ils appellent un martyr, représente l'homme exploité du monde entier, quelque soit sa race. Cette construction de Delgrès fait de lui un symbole universel, où le côté proprement antillais de son exploit

13. Il faut se rappeler qu'un premier document nous est parvenu bien avant ces autres textes : c'est la stèle érigée à la mémoire de Delgrès en 1948.

14. *L'Étincelle*, le 17 mai 1952.

est minimisé. Cette idéologie universalisante de Delgrès est justement dans l'air du temps, puisque quatre ans plus tard, en 1956, Aimé Césaire envoie sa célèbre *Lettre à Maurice Thorez*, où il se révolte contre le Parti Communiste Français qui, selon Césaire, est justement en train de dissoudre la situation antillaise dans le projet universel communiste.

Deux semaines plus tard, un article de Rosan Girard, qui est député communiste et directeur politique du journal, invite le lecteur de « commémorer » la mémoire de Delgrès et ses compagnons par une « pensée pieuse et fervente » et où il veut que « les rues de nos cités portent leurs noms. » Ce seraient donc des tracés matériels et durables qui feront sortir de l'oubli les noms de ces héros, dans un processus où leurs patronymes pourront s'intégrer dans l'existence quotidienne de la ville.

En 1956, nous voyons pour la première fois un article qui cite Delgrès en passant, sans être consacré à la mémoire de son exploit¹⁵. Le fait de parler de Delgrès lors d'une discussion toute générale au sujet de la résistance légitime semble indiquer que c'est à partir de cette période que son nom remplace celui de Schoelcher en tant que point de référence primaire dans le discours généralisé sur la lutte anti-esclavagiste en Guadeloupe.

Le 28 mai 1956, le journal publie un autre article résumant les événements de 1802, cette fois accompagné par le texte de la proclamation de Delgrès, afin de rappeler aux lecteurs les faits historiques. L'année suivante, pourtant, en juin 1957, il n'est plus question de rappeler à ses lecteurs chaque détail d'une histoire qui commence à se faire connaître, mais de poser la question de la construction de cette mémoire, c'est-à-dire, « comment allons-nous commémorer la révolte de Delgrès ? » La Fédération Communiste, qui signe l'article, veut dépasser l'historiographie traditionnelle qui, selon eux, n'est faite que pour « remuer la foule à débrider son enthousiasme », et les auteurs lient cette histoire guadeloupéenne pour la première fois à celle des indépendances coloniales qui commencent à se répandre en cette fin des années cinquante :

Le temps passe, et nous voilà à un tournant décisif de notre évolution. Près de cent cinquante ans après la tragédie de Matouba, nous sommes en passe de devenir des étrangers sur notre propre sol, des colonisés de dernière zone...¹⁶.

Delgrès et sa résistance aux troupes napoléoniennes est donc devenu la symbole de la décolonisation naissante.

Le 24 mai 1958, nous apprenons qu'une autre génération commence à prendre la relève, et que des jeunes communistes ont organisé « des manifestations en hommage au héros de Matouba. » Cette évocation sert maintenant à rappeler que « notre lutte pour la gestion de nos affaires

15. L'article est consacré à la question de la Départementalisation versus l'indépendance, et le journal, pour soutenir sa thèse, rappelle à ses lecteurs que « Les Communistes qui tiennent compte de la définition Stalinienne de la nation pour appliquer une politique salutaire à la Guadeloupe savent parfaitement que nous ne réalisons pas toutes les cinq conditions pour prétendre à l'indépendance nationale » (*L'Étincelle*, le 17 mars 1956 : Tarer).

16. *L'Étincelle*, le 1^{er} juin 1957 ; la Fédération communiste de la Guadeloupe : « la leçon de Delgrès ».

par nous-mêmes nécessitera peut-être de rudes sacrifices... »¹⁷. Le 31 mai, 1958, un autre article veut que nous « Soyons nombreux au Matouba » pour la cérémonie annuelle, et puis donne une nouvelle interprétation de 1802 :

Pour la bourgeoisie l'ennemi n'est plus l'Anglais... mais le Nègre de la Guadeloupe qu'il faut retourner aux fers de l'esclavage. Louis Delgrès, Jean Ignace à la tête des combattants de la liberté symbolisent cette héroïque résistance... Brillants faits d'armes de la part de cette armée improvisée, prouesses de génie militaire, telle la percée d'Ignace à Dolé, jalonnent cette campagne.

Cette dernière citation nous rappelle qu'un changement de champ discursif a été effectué : on a vu que pendant tout le XIX^e siècle, Delgrès avait été admiré parce que ses actions, et le personnage qu'on avait construit autour de ces actions, répondaient aux valeurs aristocrates qui ne sont plus les nôtres. Dès 1958, par contre, c'est le stratège militaire brillant qui a pris la relève sur la noble âme généreuse qui se sacrifie plutôt que de revenir sur sa parole.

En mars 1959, Henri Bangou, qui a publié des extraits de son *Histoire de la Guadeloupe* chaque semaine dans le journal depuis un an, arrive à une discussion de 1802 dans son projet. Dans une comparaison qu'il fait entre la Révolution de 1802 et l'Abolition de 1848, il rend explicite le changement que nous avons déjà aperçu depuis quelques années dans le discours du journal, c'est-à-dire qu'il affirme que les actions de Delgrès sont plus déterminantes dans l'histoire de l'île que celles de Schoelcher, dans la mesure où elles montrent une volonté d'auto-détermination¹⁸. Déjà, en 1958, dans cette même série d'articles, l'auteur avait fait la comparaison entre les deux époques :

... A cette époque l'homme de couleur possédait dix fois plus de pouvoir politique et matériel qu'en ce moment. [Les Guadeloupéens] ne pouvaient pas craindre Bonaparte, alors qu'aujourd'hui, nous ne spéculons pas sur notre force, nous spéculons sur notre faiblesse. La France nous musèle avec un uniforme de C.R.S. accroché à un bâton sur la place de la Victoire, et l'Amérique nous glace d'épouvante par les lettres de l'alphabet qui composent ce mot. La Guadeloupe en 1958 est un cadavre à côté de la Guadeloupe bien vivante de 1802. Et c'est ce cadavre que la colonisation française nous convie à admirer¹⁹.

A partir de 1959, la lutte de Delgrès est liée de plus en plus explicitement au processus de la décolonisation. L'article « La Journée de Delgrès » du 23 mai 1959 nous dit qu'

Au moment où de partout s'élève la voix des peuples coloniaux pour réclamer la fin de l'asservissement et le droit à l'autodétermination, où la jeunesse guadeloupéenne s'engage dans la voie de la conquête et de l'épanouissement de sa personnalité et revendique pour son pays un avenir conforme à ses aspirations, le message de

17. « 156 ans après le sacrifice inoubliable de Delgrès » ; E. Gene, secrétaire du parti, le 24 mai 1958.

18. *L'Étincelle*, Henri Bangou, « Aperçu d'histoire », 21 mars 1959.

19. *L'Étincelle*, le 21 mars, 1958.

Delgrès revêt une profonde signification pour tous ceux dont l'action est guidée par le noble concept de liberté²⁰.

Le Parti Communiste Guadeloupéen a donc intégré Delgrès dans l'actualité de l'époque, et il peut dorénavant servir de référence indigène pour la lutte anti-coloniale mondiale.

L'« Hommage à Delgrès » dont le journal nous donne le compte rendu le 6 juin 1959 fait penser que le mythe du héros semble avoir dépassé son statut de contestataire radical dont seul quelques Communistes se rappelaient chaque année, et qu'il soit pleinement intégré dans l'habitus social guadeloupéen, avec sa propre association pour comble. L'article décrit un rituel annuel de la bourgeoisie guadeloupéenne :

Le jeudi 28 mai à 18 h un groupe de personnes de l'Association des Amis de Delgrès se réunissaient devant le Monument aux Morts et son Président le Dr Chartol y déposait une magnifique gerbe. Après une minute de recueillement les amis se dispersèrent pour se retrouver quelques minutes plus tard au musée l'Herminier. Là, devant une assistance assez dense, prirent tour à tour la parole pour retracer l'épopée héroïque de Delgrès et de ses compagnons, le jeune Néraulius, notre camarade Plumasseau, Jean Antoine, et le sympathique Dr Chartol. On se sépara tous le cœur gonflé d'un peu d'histoire locale... Une foule imposante d'hommes et de femmes de tous âges et de nuances politiques différentes, venus de tous les coins de l'île, renouvelait le grand pèlerinage de la mairie de Saint-Claude au carrefour de la Liberté situé à Matouba, sur la propriété Danglemont, où fut ranimée la flamme du souvenir²¹.

Les événements eux-mêmes semblent prendre l'arrière-plan, et une longue liste de toute l'assistance (dont des maires, des professeurs, le docteur Bangou, le directeur de l'imprimerie officielle, etc.) prend leur place. Le journal n'oublie pas à la fin de dire, dans une sorte de pensée après coup : « Travailleurs, vous y viendrez l'année prochaine puiser l'énergie et l'espérance ».

Le 24 juin, 1961, *L'Étincelle* lie la commémoration du 28 mai à la révolution cubaine :

L'évocation du problème cubain le jour de la commémoration de la mémoire de Delgrès a une signification précise : les Antillais et les Guyanais de France manifestent par là leur solidarité avec la lutte cubaine contre l'impérialisme américain, leur détermination de la soutenir par tous les moyens. Ils prouvent aussi qu'ils ont conscience que la victoire cubaine est favorable à leur lutte pour l'Autonomie, c'est-à-dire pour la direction de leurs propres affaires²².

En 1963, le journal juge son travail de relecture de l'histoire comme acte accompli :

On eut beau maintenir systématiquement plusieurs générations de notre peuple dans l'ignorance de la signification réelle des événements de mai 1802, le *Larousse* en 10 volumes a beau ignorer le nom

20. *L'Étincelle*, le 23 mai, 1959.

21. *L'Étincelle*, le 6 juin, 1959, « Hommage à Delgrès ».

22. *L'Étincelle*, le 24 juin, 1961, « Antillais et Guyanais rendent hommage à Delgrès ».

de Delgrès, *Radio-Guadeloupe* a beau taire précautionneusement la date du 28 mai ; l'Histoire s'est tout de même rétablie. Delgrès est passé à la postérité²³.

Le ton des articles devient de plus en plus révolutionnaire au long des années soixante. Le 30 mai 1964, au moment de la commémoration annuelle, un article nous dit que

Face aux menées du colonialisme moribond et de ses valets à gages, les organisations résistantes de la Guadeloupe estiment qu'il n'est pas vain de rappeler au peuple engagé dans la lutte de la libération la mémoire de ses héros Ignace, Delgrès, et leurs compagnons²⁴.

Il est à noter que le nom d'Ignace a maintenant devancé celui de Delgrès dans l'énumération des héros de 1802.

La commodification du nom de Delgrès se fait en janvier 1966, avec l'annonce dans *L'Étincelle* de la mise en vente du livre *L'Épopée Delgrès* par Germain Saint Ruf, à la librairie La Renaissance. Le journal communiste chante les louanges du livre d'histoire :

La belle histoire que nous conte monsieur Saint Ruf ! Comme on la lit aisément et avec quelle joie !... On ne saurait assez recommander aux démocrates la lecture de ce livre dont la sobriété ne fait que souligner la densité, la richesse, et qui contient de plus pour les Antillais, un enseignement précieux²⁵.

Comme s'ils voulaient souligner ce processus de *commodification* de Delgrès, le même article/publicité réapparaît mot pour mot les deux semaines suivantes. En mars 1966, finalement, l'histoire delgressienne devient l'objet d'une farce banale, quand le journal annonce que la police a confisqué un panneau publicitaire de cette même librairie portant l'inscription « Demandez l'épopée de Delgrès par G. Saint Ruf » en dépit des protestations acharnées des employés. Nous apprenons pourtant qu'elle avait été bientôt retournée par la préfecture, « qui l'avait pris de loin pour un organe de subversion. »

En mai 1967, l'évocation annuelle de Delgrès se confond avec l'ambiance de la guerre de Viet Nam :

Aujourd'hui, avec les progrès de l'art de la guérilla, infiniment nombreux sont ceux qui pourraient s'autoriser à rectifier les erreurs politiques stratégiques de « rebelles » de 1802... Aujourd'hui, avec les acquis de la science révolutionnaire, le sacrifice est surtout celui du travail patient et exténuant pour l'organisation de la classe ouvrière et des éléments révolutionnaires, en vue des multiples combats quotidiens contre les esclavagistes modernes, pour l'instauration de la société socialiste et pour le renforcement de cette société sur le 1/3 du globe où elle existe déjà²⁶.

Enfin, à partir de 1968, la commémoration de Delgrès semble devenir, au moins pour *L'Étincelle*, une sorte d'obligation civique dont il faut

23. *L'Étincelle*, le 28 juin 1963.

24. *L'Étincelle*, le 30 mai, 1964.

25. *L'Étincelle*, le 8 janvier, 1966.

26. *L'Étincelle*, mai 1967.

se débarrasser avec le moins de gêne possible. L'article du 18 mai, 1968 est bref à l'extrême : « Le Dimanche 26 mai... manifestation Commémorative sur la stèle de Delgrès... – Rassemblement à 9 h devant la mairie de Saint-Claude – Défilé jusqu'à Matouba – Dépôt de gerbes – Allocutions – Tous les Guadeloupéens sont conviés à cette importante manifestation »²⁷. L'année suivante, le journal laisse passer le 28 mai sans évoquer cette besogne ennuyeuse qu'il semble préférer maintenant oublier. Puis, en mai, 1972, il n'y a pas du tout mention d'une commémoration de Delgrès, mais il est noté qu'aura lieu « la grande fête de *L'Étincelle*. Gagnez pour deux francs une Volkswagen 1200. »

Dans la période des années 60-70, deux livres consacrés à Delgrès retiennent notre attention : Ce sont *L'Épopée Delgrès* par Germain Saint Ruf, dont il a déjà été question, et un mémoire dactylographié déposé aux Archives Départementales en 1982 par Léon Danquin. Chacun reprend certains aspects du discours de *L'Étincelle* que nous avons évoqué, mais dans un format beaucoup plus élaboré qu'un simple article de journal. Le premier, publié en 1966, reprend le programme de *L'Étincelle* et des articles de Henri Bangou, proposant une véritable sacralisation du mythe de Delgrès dans la communauté guadeloupéenne : « La proclamation de Delgrès mérite d'être lue et relue. Chaque Antillais devrait le posséder et la conserver avec la même ferveur qu'un chrétien pour la Bible. Elle devrait constituer un thème spécial d'analyse dans les écoles antillaises » (Saint Ruf 110). L'auteur, qui n'hésite pas à emprunter des descriptions de Gustave Aimard, par exemple pour parler des « pommettes saillantes » de Delgrès, sans préciser qu'il s'agit là des informations tirées d'un roman, continue cette tradition d'une historiographie lyrique en évoquant les derniers moments du héros à Matouba dans les termes suivants : « Pas un seul regret pour troubler ce dernier moment de sublime grandeur » (122). Saint Ruf reprend explicitement le programme d'Oruno Lara, disant « Il appartenait, il appartient aux descendants de ces anciens esclaves de leur rendre justice, de leur accorder la larme qu'ils réclamaient à la postérité » (141). Il reprend également le thème d'un Delgrès qui a été oublié par le discours officiel du pays : « Sans doute, Delgrès lui-même resta-t-il longtemps inconnu des élèves de nos écoles » (147).

Léon Danquin dans un mémoire écrit en 1982 intitulé *Contribution à une étude sur l'insurrection anti-esclavagiste de mai 1802*, reprend et élabore certains aspects du discours de *L'Étincelle* déjà considérés, mais cette fois dans le contexte de l'Indépendantisme des années soixante-dix. Il reproduit, par exemple, la plainte qu'on trouve dans *L'Étincelle*, de même que dans le livre de Saint Ruf et celui de Glissant, à savoir d'un Delgrès oublié par l'histoire :

L'ambition de ce texte est d'aider, voire de contribuer à la connaissance concrète d'une des périodes les plus mal connues de notre histoire nationale. Cette responsabilité en incombe d'ailleurs à l'état colonial français qui, pour les besoins de sa politique assimilationniste contre nature, l'avait recouverte d'un épais voile de tabou. Cette partie de notre passé d'esclaves et de colonisés a pendant longtemps dérangé une certaine « élite » car elle est l'illustration du fait qu'il n'y

27. *L'Étincelle*, le 18 mai 1968 « En hommage à Delgrès ».

a pas de fatalité de la domination coloniale. Cette période troublée montre qu'il est déjà arrivé à un peuple de dire NON à l'application dans son pays de lois et de règlements qui ne correspondent ni à ses intérêts supérieurs, ni à sa dignité. C'est là le grand enseignement qu'il convient de tirer des événements qui se sont déroulés en 1802 (3).

L'auteur utilise le même ton militant communiste des articles de *L'Étincelle* des années soixante. Il condamne Pélage, « prisonnier de ses intérêts... de sous-classe » (14) et reproduit la fixation sur les grands hommes, agents motivateurs de l'Histoire, qu'on peut voir chez tant d'historiens de 1802. Cela est assez surprenant, vu que Delgrès et Ignace se trouvent ici impliqués dans une analyse marxiste de cette révolution. L'explication matérialiste de l'auteur ne résout en rien dans ce texte ce problème de la focalisation sur le sujet transcendant de l'histoire, puisque son récit reste généralement au niveau de la polémique, sans entrer dans une analyse poussée du contexte, économique ou autre, qui aurait pu avoir déterminé cette révolution. La conclusion du livre évoque, en des termes plus sophistiqués, le même but heuristique qui avait motivé certains articles de *L'Étincelle*, cette fois liés à un appel en faveur de l'indépendance de l'île :

Les insurgés de 1802, en donnant leur vie pour la cause de la liberté nous ont tracé la voie à suivre. Cette pratique doit maintenant inspirer les actions que nous aurons à mener pour résoudre la contradiction antagoniste qui oppose le peuple à l'impérialisme français. A la revendication qui se résumait dans le droit à la liberté humaine en 1802 s'est aujourd'hui substituée celle du droit à l'indépendance nationale (48).

Cette dernière mutation de la Révolution de 1802 fait appel à Ignace et à Delgrès afin d'inaugurer un nouveau processus de révolution qui devrait aboutir à l'indépendance de l'île quelques deux siècles après la résistance d'Ignace à Baimbridge.

A cette même époque, c'est-à-dire en 1981, un roman apparaît écrit par Daniel Maximin. Ce livre mêle l'histoire événementielle, minutieusement recherchée avec un récit fictif, une stratégie qui opère une modification importante au discours au sujet de Louis Delgrès. *L'Isolé Soleil* mêle l'histoire de Matouba à une narration complexe de plusieurs auteurs, masculins et féminins. En faisant cela, il contribue à une critique du discours phallogocentrique qui a entouré pendant longtemps le mythe de Delgrès non seulement en évoquant les femmes concernées par la révolution, telle la Mulâtresse Solitude, mais également en multipliant les styles narratifs qui font revivre cette épisode de l'histoire Antillaise. De la transcription fidèle de la proclamation de Delgrès, jusqu'aux rites Yoruba et l'évocation du pouvoir des femmes qui auraient accompagné Delgrès, d'une poésie presque Césairienne à l'auto-interrogation des narrateurs sur leur propre projet en tant que sujets écrivant l'histoire de la Guadeloupe, le roman met en question la focalisation sur les hommes générateurs de l'histoire. Là dedans, la multiplication des narrateurs et la mise en abîme du procédé de l'écriture du texte problématise la question de l'objectivité de l'historien/écrivain, en même temps qu'une fidélité aux sources documentaires nous rappelle la nécessité de l'Histoire auto-générée dans un

espace où, nous l'avons vu, elle a souvent été détournée à des fins qui ne correspondaient pas aux exigences d'un peuple en quête de soi-même.

La publication en 1986 du livre de Jacques Adélaïde-Merlande *Delgrès : La Guadeloupe en 1802* marque la première fois où un livre dédié entièrement à ce sujet n'affiche pas l'idéologie qui a motivé sa création. Écrit sans préface d'auteur, le rôle de l'historien/narrateur dans cette étude est de peser les documents encore disponibles dans la création d'une narration linéaire des événements (« En l'état actuel de la documentation, il est bien difficile de répondre positivement à l'une ou l'autre de ces questions » [73]). Adélaïde-Merlande considère, en outre, les autres historiens qui l'ont précédé dans l'étude de Delgrès (principalement Lacour et Boyer Peyreleau) et la plausibilité de leurs conclusions (« Il y a sans doute exagération et parti pris dans le jugement de l'historien créole [Lacour] » [80]. « Pélagé pensait-il qu'il convaincrait Lacrosse ? Lacour, à la différence de Boyer de Peyreleau, sans doute tributaire de ses sources, n'innocente pas, si l'on peut écrire, Pélagé[...] » [82].) L'innovation peut-être la plus importante d'Adélaïde-Merlande réside pourtant dans son portrait d'Ignace, qui était devenu l'avatar de l'indépendance et du *Black Power* version guadeloupéenne aux années soixante :

De ce personnage, important pour l'histoire de la Guadeloupe en 1801-1802, on sait peu de choses, du moins sur ce qu'il avait été avant les événements qui le mirent en valeur. La légende s'en est emparé, en a fait un Noir, un chef de Nègres marrons, qui aurait rejoint Victor Hugues. La vérité, autant qu'on puisse l'appréhender à travers des sources relativement fiables, est tout autre (96).

Adélaïde-Merlande base sa révision sur le témoignage de Lacrosse, pour qui Ignace « comme Pélagé et Delgrès, était un mulâtre » et charpentier. « Sa bravoure était incontestable, mais il est fort exagéré de le comparer, comme on le fait quelquefois, à un Dessalines guadeloupéen, du moins en plan de l'expérience militaire » (97). L'historien guadeloupéen n'hésite pas, donc à réviser la mythologie (si nous pouvons faire confiance à ses sources) qui a vilifié ou glorifié Ignace depuis deux cents ans.

Deux ouvrages récents consacrés au sujet de Louis Delgrès démontrent la variété d'interprétations des actes de cet héros guadeloupéen qui demeurent possibles de nos jours. Le premier est un article récent de Léon Danquin intitulé « Delgrès : Figure du Tragique ». Bien que le vocabulaire marxiste de son article de 1982 ne soit plus en vue, Delgrès est pour l'auteur « plus que jamais porteur de sens » (71). Le projet de Danquin rejoint, encore une fois, celui de Glissant : « Il fallait arracher l'histoire à la rigidité de la méconnaissance pour espérer raviver une conscience collective impuissante à se suffire à soi-même » (68). L'article prend le risque d'une optique interdisciplinaire qui s'avère tout à fait fructueux. En effet, la dimension tragique de cet événement est très riche en possibilités encore inexplorées par les dramaturges. La motivation de Danquin, pourtant, n'est pas uniquement celle d'un littérateur. En même temps qu'il affirme son désir de mettre en scène ce héros, l'auteur exprime une volonté plus abstraite et théorique, celle de retrouver un sujet, ou agent de l'histoire guadeloupéenne. Danquin est de l'avis qu'il faut maintenant dépasser l'historiographie de l'école des Annales et sa lignée :

« Nous vivons... une période où après l'événementialisme, la nouvelle histoire, l'historien redécouvre à nouveau le sujet » (73). Son analyse tourne autour de la proclamation de Delgrès, qui est pour Danquin l'expression de son libre arbitre.

La déclaration de 1802 [...] marque le pouvoir de la parole. Elle est à la fois parole impérative par laquelle l'agent se décide, accepte de trancher dans sa confusion affective (la liberté ou la fidélité à la métropole), parole dubitative qui amène une interrogation sur la réalité du rapport principes et intérêt d'état, enfin parole indicative par laquelle le sujet d'histoire se constate et se déclare homme... libre (95).

Cette retrouvaille du sujet de l'histoire n'est pas gratuit pour un historien comme Danquin, puisque l'affirmation d'un agent historique autonome coïncide avec une politique correspondante, celle d'une Guadeloupe et des Guadeloupéens agents de leur propre histoire et indépendant (ou « autonome », selon son affiliation politique) de la métropole. La révolte de 1802, où « [l']engagement dans la révolte traduit le libre arbitre de Delgrès » (101), suggère implicitement une autre révolte, celle-ci contemporaine.

Bien que la considération de la dimension tragique de Delgrès soit fructueuse, il semble néanmoins nous retourner à une autre époque, où Delgrès était admiré pour la noblesse de son acte, et où sa personne était entourée par l'aura de la mythification qui accompagne toute mise en scène tragique. L'auteur est conscient de ce choix, et veut le risquer, il me semble, pour des raisons politiques : « Sans tomber dans le panégyrique ou l'hagiographie, Delgrès dans sa façon d'agir et de mourir incarne un certain honneur chevaleresque » (98). D'un autre côté, la mythification de la volonté de puissance de Delgrès risque également de retomber dans les mêmes clichés du pouvoir phallogentrique que des auteurs comme Daniel Maximin ou Maryse Condé ont si souvent critiqués²⁸.

La pièce de Maryse Condé *En tan revolisyon* de 1989, bien qu'elle effectue une mise en scène de notre héros, se trouve idéologiquement aux antipodes de l'article de Léon Danquin. Dans cette pièce (malheureusement difficile à trouver), les actions et les textes de Delgrès prennent place à côté du rire moqueur du peuple, sceptique de la possibilité de changement dans un monde qu'ils savent n'être que le retour éternel des mêmes problèmes et difficultés. La pièce elle-même, selon les indications de l'auteur, doit être jouée dans un style « très sec [...], jamais tragique [...]. Les moments parodiques doivent être appuyés » (31). On y assiste à la démythification de Delgrès, qui devient un homme entre les hommes, certes grand, mais nullement transcendant ni mythique. La forme de la pièce contribue à cette démythification, où un conteur s'adresse directement au public avec un discours qui mélange les périodes historiques, le passé et le présent, sans aucun respect pour un grand récit linéaire qui formerait les fondations d'un mythe de 1802 :

28. Voir l'article de Condé « Order, Disorder, Freedom, and the West Indian Writer » où elle attaque le phallogentrisme de certains écrivains antillais.

Le conteur : Quand j'étais petit, j'avais écrit sur mes cahiers : « Je veux être Victor Hugo ou rien. » [...] Vous imaginez cela ? Moi petit nègre rien du tout, voilà quels étaient mes rêves.

(Silence, puis il éclate de rire)

Vous m'avez cru ? Je vous ai bien eu ! [...] [De mon temps, on ne rêvait pas de poésie, de littérature, de toutes ces bêtises-là. On rêvait de liberté. Pas comme vous qui rêvez de B.M.W. ou de magnétoscopes ou de vacances à Caracas (32).

Cette raillerie de l'histoire linéaire et les croyances qui la soutiennent est mise directement en face d'une évocation de l'histoire scientifico-documentaire quand un homme commence à lire « interminable[ment] » un registre des munitions envoyé avec les troupes de Leclerc où on a inscrit le nombre de canons en bronze (« 26 »), de camions pour mortiers (« 8 ») etc. (33).

Condé a mis en scène dans sa pièce non seulement les grands de l'histoire, les Delgrès et les Toussaint, qui arrivent par moment sur scène dans des éclairages de lumière, mais surtout des gens simples qui parlent des événements sans aveuglement : « *Josephin* : Le capitaine Ignace ne peut nous demander d'aller faire une haie d'honneur à ces blancs-là ? Est-ce qu'il ne sait pas ce qu'il y a dans leurs ventres ? [...] Il sait bien que les blancs nous détestent, qu'ils nous méprisent. Ils l'ont prouvé ! » (36).

Le discours de Condé est la négation pure de la grande tragédie que Danquin a imaginé pour une mise en scène des événements de 1802. Chaque fois qu'un personnage risque de glorifier et de célébrer la volonté d'Ignace ou de Delgrès en tant que sujets actifs de l'histoire, les commentateurs sceptiques d'un autre plus réaliste minent cette tentative de mythification :

Sergélius : Tant que le capitaine Ignace sera vivant, cela [la réimposition de l'esclavage] n'arrivera pas. Le capitaine Ignace a dit que ce que nous connaissons à présent, ce n'est pas la liberté. Il a dit que tant qu'il aura un seul Blanc, un seul Européen propriétaire ici, nous ne serons pas libres.

Férier (riant aux éclats) : Et à qui il veut donner les Habitations ? Aux nègres peut-être. Tout ce que les nègres savent faire, c'est boire, jouer ou bien parader avec leurs linges de soldats. Tu n'as qu'à chercher ! Dans toute la commune ici, il n'y a qu'un seul nègre assez couillon pour travailler : c'est MOI ! (37)

Le comble de cette démythification de la part de Maryse Condé arrive quand, après l'exhortation de la foule de la part d'Ignace à ne jamais permettre le rétablissement de l'esclavage, un officier arrive afin de lire la fameuse proclamation de Delgrès, à cette même foule :

Un autre officier : « Citoyens, Je vais vous donner lecture de la proclamation du commandant de la Basse-Terre Delgrès ». (*Il lit très mal*) A l'univers entier. Le dernier cri de l'innocence et du désespoir. C'est dans les plus beaux jours d'un siècle à jamais célèbre par le triomphe de lumières et de la philosophie... (*La foule commence visiblement à s'agiter*)... qu'une classe infortunée qu'on veut anéantir se voit obligée d'élever sa voix vers la postérité...

Une Femme : Qu'est-ce que cela veut dire ?

Un homme : Tais-toi ! C'est du français-français.

Un autre : Vos gueules ! Tant pis pour vous, si vous ne comprenez pas le français !

L'officier (continuant de lire) :... pour lui faire connaître, lorsqu'elle aura disparu, son innocence et ses malheurs. Victimes de quelques individus altérés de sang, qui ont osé tromper le gouvernement français...

Une voix : Assez, assez ! Nous perdons du temps ! Allons à Basse-Terre ! Une autre voix : C'est parole à Blancs, ça !

La foule : A Basse-Terre ! A Basse-Terre ! (40)

La seule voix dans cette chorus de raillerie qui doit, selon les indications de l'auteur, porter une note un peu plus sincère, ce n'est pas celle de Delgrès, ni celle d'Ignace, mais celle d'une femme, Solitude, qui est seule dans la pièce à avoir gardé son idéalisme sans tache :

Solitude : Ma mère m'[a] donné [mon nom] parce que sa vie avait été un long voyage au bout de la nuit, une longue dérive dans un corbillard funèbre traîné par quatre chevaux. Mais pour Aimée [sa fille], tout sera différent. Le monde va changer. Plus jamais d'orages et de pluies. Le ciel, bleu vif ! (41)

Pourtant, même ce moment d'espoir ne peut résister qu'un instant au réalisme corrosif des autres personnages. Le conteur, pour clore son histoire, refuse toute trace de mythification qui pourrait cacher le fait que la révolution de 1802 n'a été qu'un bain de sang où des être humains sont morts atrocement :

Le conteur : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Que j'invente un happy end comme dans les films américains ? Cette fois-là sera comme toutes les autres fois. La mort, jamais rassasiée se remplira le ventre et les amants de la liberté rempliront les charniers. Des fois, je me dis que si la terre de Guadeloupe est tellement rouge, c'est qu'elle a vu couler tant et tant de sang ! (41)

Ainsi, Delgrès se trouve dégarni de son aura mythique grâce à la plume de Condé. L'investissement libidinal dans son exploit que beaucoup se sont permis se trouve de cette façon subverti impitoyablement au nom de la dure réalité que cette révolte a surtout signifié la perte de vie des hommes.

C'est cette « naturalisation » de Delgrès qui marque peut-être l'entrée en scène d'un nouveau Delgrès, un Delgrès démuné de son aura de gloire, mais plus près de nous à cause de cela, un homme qui a marché sur le même sol que nous, avec ses gloires et ses faiblesses, un exemple entre tant d'autres dans l'histoire Antillaise. C'est à partir de ce moment de parodie de la part de Condé que nous pouvons percevoir aussi cet autre Delgrès, un Delgrès qui n'arrête pas de se revêtir et de se modifier selon nos besoins, et qui n'est pas du tout un sujet transcendant, ni même un être humain, mais plutôt un effet de nos discours, et qui est, finalement, le seul Delgrès que nous pourrions connaître.

Qu'est-ce qui explique l'explosion de l'intérêt dans Delgrès après la Deuxième Guerre Mondiale après 150 ans de silence relatif dans les archives ? On peut peut-être risquer une hypothèse, qu'il faudrait retenir seulement après confirmation par les archives et la mémoire des expériences personnelles de chacun. Est-ce qu'il n'est pas curieux que l'appa-

rition de Delgrès dans la société Guadeloupéenne après la Guerre coïncide si bien avec le processus que la Départementalisation de la Guadeloupe qui a commencé en 1946 ? Ce processus, qu'Edouard Glissant a si bien analysé, est marqué par l'incorporation des DOM dans la société de consommation, en même temps que la Métropole s'est montrée indifférente (ou pire) à toute initiative indigène qui pourrait miner une dépendance quasi totale sur l'importation des biens de toute catégorie (nourriture, électroménager, emploi, culture, etc.)²⁹. Le résultat, selon Glissant, est une sorte de « folie » antillaise bien particulière, créée par le fait d'être à la fois chez soi et dans une situation de dépendance et d'aliénation de ce même chez soi (Glissant 485).

Mon hypothèse est que l'essor de l'intérêt pour Delgrès dans cette période témoin non pas de son irruption dans l'existence de ses descendants, mais plutôt de sa disparition et de son effacement. La culture juive européenne de l'après Guerre a connu une expérience semblable, selon Alain Finkelkraut, dans le sens que c'est seulement au moment de la disparition d'une culture (yiddish ou guadeloupéenne) que les monuments de la mémoire sont érigés, monuments qui témoignent d'une expérience du passé qui a été profondément altérée, et qui donc a besoin de monuments pour marquer son absence³⁰. Le Delgrès d'avant et après la Guerre ne sont pas les mêmes, comme la Guadeloupe elle-même avait changé. Nous avons bien vu que Delgrès n'a pas du tout cessé d'exister pour les Guadeloupéens après 1802, qu'il a continué d'être présent dans le quotidien des gens, où son prénom était donné aux enfants, et où il était le sujet des histoires qu'on racontait, bien qu'il soit absent du discours officiel, le seul, en général, qu'on prenait le soin d'inscrire. Il errait sur l'île de la Guadeloupe, si l'on peut dire, comme un spectre bien aimé, où il vivait encore dans la parole des gens et leur existence quotidienne. Il y avait une expérience du conte, et donc une relation avec le passé, qui n'existe plus. Le conte implique une actualisation du passé dans le présent des membres d'une culture qui n'est pas effectuée par l'historiographie ; celle-ci fonctionne plutôt par l'objectivation et l'aliénation de son objet que par un rapprochement entre le passé et le présent³¹. Les collections du conte antillais qui luttent contre la disparition de ces mêmes contes sont témoins de ce même phénomène.

Après la guerre, les intellectuels de la génération de Glissant ont eu l'expérience d'une Guadeloupe qui n'était plus le même, qui s'intégrait de plus en plus avec l'Europe et le monde entier, mais qui en même temps

29. A part Glissant, plusieurs analyses de cet état de choses ont été faites. Aimé Césaire, avec son expérience amère de l'échec de la Départementalisation, a peut-être été un des premiers à le déplorer. L'article de Richard D.E. Burton offre un sommaire bien pesé de cette situation, tandis que celui de Jean-Paul Eluther est intéressant puisque sa thèse est l'opposée de celle de Glissant ; pour Eluther, les DOM seraient le seul exemple d'une décolonisation réussie.

30. Il est évident qu'à l'échelle de l'histoire mondiale, les deux expériences ne sont guère comparables (aucune perte de vie dans le processus de Départementalisation), mais cette hétérogénéité ne doit pas nous empêcher de réfléchir sur les implications suggérées par une expérience combien plus dramatique, implications qui risquent de passer inaperçues donc dans le contexte guadeloupéen.

31. Cf. Walter Benjamin, *The Storyteller*. Cette distinction est peut-être seulement valable dans l'abstrait, puisque, nous l'avons vu, en pratique, l'historiographie a toujours mélangé des discours créatifs avec une pratique scientifique du travail d'archives.

subissait une certaine aliénation. Delgrès était un symbole de résistance à ce processus, bien entendu, et les étudiants guadeloupéens à Paris dans les années cinquante, tel Henri Bangou, Jacques Adélaïde-Merlande et Germain Saint Ruf, étaient les premiers à proclamer l'actualité de ce révolté. Mais les temps avaient déjà changé, et il était dorénavant nécessaire d'étudier Delgrès, de le célébrer, d'ériger des stèles, de commémorer son exploit chaque année, de fouiller les archives pour découvrir ce qui s'est vraiment passé parce qu'il n'était plus là. C'est peut-être seulement en ce moment, quand il est entré dans l'Histoire, que Delgrès est mort, et qu'en même temps il est devenu éternel.

Ceci dit, il faut reconnaître qu'il n'y a jamais eu de paradis sur terre, même en Guadeloupe. Il vaut mieux peut-être concevoir ces deux moments, celui du conte et celui de l'histoire, comme simultanés. Ils existent ensemble, et chacun a pu avoir des expériences de plénitude et d'aliénation par rapport au passé à des moments différents. On a essayé d'analyser chaque auteur que nous avons considéré par rapport à ce critère : comment l'expérience de Delgrès de Boyer Peyreleau, par exemple, diffère-t-elle de celui de Lacour, ou de celui d'Aimard ? Les deux derniers textes produits sur Delgrès (de Danquin et de Condé) montrent parfaitement cette coexistence du monde de l'histoire et du conte dans la Guadeloupe d'aujourd'hui. Pour certains, Delgrès est une figure tragique de l'histoire et du mythe, tandis que pour d'autres, ce n'était qu'un simple homme. Cette division entre une expérience de plénitude et de la présence du passé dans le moment, et une distanciation avec ce même passé et son vécu est peut-être emblématique de la Guadeloupe d'aujourd'hui.

OUVRAGES CONSULTÉS

- ABENON Lucien René, *Petite Histoire de la Guadeloupe*. Paris, L'Hannattan, 1992.
- ADÉLAÏDE-MERLANDE Jacques, *Delgrès ou la Guadeloupe en 1802*. Paris, Editions Karthala, 1986.
- AIMARD Gustave, *Le Chasseur de Rats : Le Commandant Delgrès*. Paris, E. Dentu, 1876.
- AUBIN Danielle, « Approche du roman historique antillais. » *Présence Africaine*, 149.4 (1988), p. 30-44.
- BANGOU Henri, *La Guadeloupe*. Editions du Centre, 1962.
- BANGOU Henri. « L'Histoire Dans le Roman Antillais. » Colloque Sur le Roman Antillais. Paris, La Technique du Livre, 1967, p. 39-46.
- BANGOU Henri, *La Période Révolutionnaire à la Guadeloupe*. Pointe-à-Pitre, Office Municipal de la Culture, 1979.
- BANGOU Henri, *La révolution et l'esclavage à la Guadeloupe (1789-1802)*. Paris : Messidor/Editions sociales, 1989.
- BENJAMIN Walter, « The Storyteller : Reflections on the Works of Nikolai Leskov. » Trans. Harry Zohn. *Illuminations : Essays and Reflections*. Ed. Hanah Arendt. New York : Schocken, 1968, p. 83-110.
- BLANCHE Lenis, *Histoire de la Guadeloupe*. Paris, Maurice Lavergne, 1938.

- BOYER-PEYRELEAU Eugène-Edouard, *Les Antilles Françaises, particulièrement la Guadeloupe, depuis leur découverte jusqu'au premier novembre 1825*. Paris, Chez Ladvocat, Librairie, 1825.
- BUFFON Alain, « Regard d'un historien créole sur la Révolution : Auguste Lacour 1805-1869. » (1994). Césaire A. (1959). *Mémorial à Louis Delgrès (Poème)*. *Présence Africaine*, 23, p. 69-73.
- CÉSAIRE A. (1959), *Mémorial à Louis Delgrès (Poème)*. *Présence Africaine*, 23, 69-73.
- CÉSAIRE A. (1981), *Toussaint Louverture : la Révolution française et le problème colonial*, préface de Charles André Julien. Paris, Présence Africaine.
- CÉSAIRE A. (1976). Rapport présenté au congrès constitutif du Parti Progressiste Martiniquais le 22 mars 1958. In : *Œuvres Complètes*, p. 477-492. Fort-de-France, Editions Désormeaux.
- CÉSAIRE A. (1981). *Toussaint Louverture : la Révolution française et le problème colonial*, préface de Charles André Julien. Paris, Présence Africaine.
- CLARK B.S. (1989). IME Revisited : Lectures by Edouard Glissant on Socio-Cultural Realities in the Francophone Antilles. *World Literature Today* (63), p. 599-605.
- DASH J.M. (1995). *Edouard Glissant*. Cambridge, Cambridge University Press.
- ERICKSON John D. « Maximin's L'Isolé Soleil and Caliban's Curse. » *Callaloo* 15.1 (1992), p. 119-30.
- FALLOPE Josette. *Esclaves et Citoyens : Les Noirs à la Guadeloupe au XIX^e Siècle Dans les processus de Résistance et d'Intégration (1802-1910)*. Basse-Terre, Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1992.
- FOUCAULT Michel. *The Archeology of Knowledge and the Discourse on Language*. Trans. A.M. Sheridan Smith. New York : Pantheon Books, 1972.
- FOUCAULT Michel. « Nietzsche, Genealogy, History. » Trans. Donald F. Bouchard, ShelTy Simon. *Language, Counter-Memory. Practice : Selected Essays and Interviews by Michel Foucault*. Ed. Donald F. Bouchard. Ithaca : Cornell University Press, 1977a, p. 139-164.
- GATES Henry Louis. *The Signifying Monkey : A Theory of African-American Literary Criticism*. New York : Oxford University Press, 1988.
- GLISSANT Edouard. *Le Discours Antillais*. Paris, Seuil, 1981.
- LACOUR M.A. *Histoire de la Guadeloupe*, Basse-Terre, 1855.
- LARA Otuno, *La Guadeloupe Physique. Economique. Agricole. Commerciale. Financière. Politique. et Sociale. De la Découverte à nos jours (1492-1900)*. Paris, Nouvelle Librairie Universelle, 1922.
- MARTIN Michel L. and ALAIN Yacou, eds. *De la Révolution française aux révolutions créoles et nègres*. Paris, Editions Caribbéennes, 1989.
- MARTIN Michel L. and ALAIN Yacou, eds. *Mourir pour les Antilles : Indépendance nègre ou esclavage. 1802-1804*. Paris, Editions Caribbéennes, 1991.
- MAXIMIN Daniel, *L'Isolé Soleil*. Paris, Editions du Seuil, 1981.
- MAXIMIN Daniel, *Lone Sun*. Charlottesville, The University Press of Virginia, 1989.
- NEGRE Dr. Henri, *La Rebellion à la Guadeloupe (1801-1802)*. Paris, Editions Caribbéennes, 1987.

- ORIOL T. *Les Hommes Célèbres de la Guadeloupe*, Gouvernement de la Guadeloupe et Dépendances, 1935.
- PARDON, *La Guadeloupe depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Paris, Challamel, 1881.
- SAINT-RUF Germain. *L'Épopée Delgrès : La Guadeloupe Sous la Révolution Française (1789-1802)*. Paris, L'Harmattan, 1977.
- WHITE Hayden. *Historical Text as Literary Artifact*. Baltimore, London : The Johns Hopkins University Press, 1978, p. 81-100.
- WHITE Hayden. « Interpretation in History. » *Interpretation in History : Essays in Cultural History*. Baltimore, London : The Johns Hopkins University Press, 1978, p. 51-80.
- WHITE Hayden, *Tropics of Discourse : Essays in Cultural Criticism*. Baltimore, London, The Johns Hopkins University Press, 1978.
- WHITE Hayden. « Romantic Historiography. » *A New History of French Literature*. Ed. Denis Hollier. Cambridge : Harvard University Press, 1989 p. 632-637.